

ANALYSES D'OUVRAGES

X **Wangensteen O. et Wangensteen S.** — « The rise of Surgery from empiric craft to Scientific discipline ». 14 × 22 cm, 785 pages, nombreuses illustrations, University of Minnesota Press. Minneapolis, 1978.

Longtemps chef d'une grande école chirurgicale, le professeur Owen Wangensteen a occupé les loisirs de l'éméritat en nous donnant avec la collaboration de sa femme, Mme Sarah Wangensteen, un survol de la chirurgie. La première partie de l'ouvrage (580 pages) est consacrée aux grands problèmes concrets de discipline : traumatiques, vasculaires, thoraciques, abdominaux et pelviens, sans oublier la lutte contre la douleur et l'infection et leur substratum théorique et pratique. La seconde partie (215 pages mais en typographie beaucoup plus petite) est constituée par des notes et des références bibliographiques qui ont permis un allègement considérable du texte disponible de tout appareil d'érudition sans, pour autant, priver le lecteur d'une précieuse documentation. L'illustration a été particulièrement soignée. Elle reproduit la canule à trachéotomie de Bretonneau, l'écraseur de Maisonneuve, le résultat de la première gastrectomie de Billroth (en fait, une pylorectomie économique), etc.

Tous les chapitres sont dignes d'intérêt, car la grande expérience de l'auteur lui permet de faire le pont entre la chirurgie ancienne et la chirurgie contemporaine et de dépoussiérer certaines notions encore classiques.

Le chapitre concernant l'infection nous a paru particulièrement remarquable. A propos de la pourriture d'hôpital, tous les auteurs importants sont cités et le livre devenu rarissime d'Alexandre François Ollivier est justement mis à la première place puisqu'il démontre par son auto-inoculation la contagiosité de la maladie, niée par les maîtres de la chirurgie militaire. La chirurgie prélistérienne, trop souvent considérée comme inexistante, est également tirée de l'oubli. La liste des antiseptiques (chlorure de chaux, liqueur de Labarraque, nitrate d'argent, alcool, styrax, benjoin, perchlorure de fer, iode, acide phénique employé bien avant Lister, etc., et la liste des utilisateurs et de leur statistique opératoire méritent d'être méditées. Nous retrouvons ici les noms des frères Crowthers (C. 1800), de Lisfranc, Dominique Larrey (1814), de Bennion (1840), d'Higgingbotom (1865), d'Auguste Nélaton, de Lawson Tait. Tous savent lutter efficacement contre l'hospitalisme (mot introduit par Simpson, en 1860) en tenant compte du milieu, de la blessure et du blessé. Bien entendu, Lister garde toute son importance.

Wangensteen démontre, par une enquête très poussée, qu'il n'avait jamais entendu parler de Semmelweis, ni possédé ses ouvrages dans sa bibliothèque. Néanmoins, l'accoucheur hongrois avait un correspondant londonien dans la personne de Ch. Routh, et la photocopie d'une lettre de Semmelweis à Routh (1861) est reproduite page 437. Dès 1849, Routh avait attiré en vain l'attention sur les travaux de Semmelweis, comme d'ailleurs Fr. Wiegner à Strasbourg (1849). Dès 1876-77, sa méthode avait permis à Hégar de publier une série allemande de 15 ovariectomies sans décès.

Ces brèves remarques suffisent pour montrer l'intérêt de cette histoire pauvre en morceaux d'éloquence et avare de lieux communs ; elle sait se servir de détails généralement négligés pour proposer au public une nouvelle lecture de l'évolution de la chirurgie.

P. Huard.

J.-C. Sournia. — « Pour un langage médical vivant », Comité d'études des termes médicaux français éditeur (103, rue de Lille, 75007 Paris). Une plaquette 21 × 27, 36 p.

Chacun sait que notre époque est celle de la communication, de la vulgarisation des connaissances, de l'accession au savoir de personnes qui naguère n'y parvenaient pas. C'est également un truisme de rappeler que le progrès médical a été infiniment plus rapide au cours des dernières décennies que pendant les siècles précédents. Ces deux phénomènes combinés imposent au langage médical un rythme d'innovation qu'il n'a jamais connu, et comme il parvient à des populations de cultures variées par leur type et leur niveau, il doit se diversifier, tout en se clarifiant s'il veut être compris.

L'introduction fixe bien le but de cette étude qui est d'attirer l'esprit des médecins sur ces changements accélérés de leur vocabulaire.

Notre Président, qui était aussi Président du Comité d'étude des termes médicaux français jusqu'au moment où il dut se consacrer à son poste de Directeur général de la Santé, était mieux placé que quiconque pour montrer que le langage médical vit au milieu d'embûches : imprécision des termes, multiplicité d'expressions de sens équivalent, introduction et acceptation — souvent à tort — de xénismes qui ne font que doubler des mots de bon français, etc.

Le langage médical évolue : des mots s'évanouissent, d'autres — en plus grand nombre — naissent sans que cette inflation soit toujours légitime. Yves Ghazi a suivi, dans sa thèse de lettres (Paris 1976), les éditions successives du classique « Dictionnaire des termes techniques de médecine », de Garnier et Delamare, de 1900 à 1972 : 4 798 termes en 1900, 18 662 en 1972 !

Il y a bien des explications au désordre sémantique — qui commence juste à se calmer — mais ce ne sont pas des excuses. Le désir de remise en ordre anime le Comité d'étude des termes médicaux français, créé il y a plus de quinze ans : le ministre de l'Education nationale en 1972, les ministres de l'Education et de la Santé en 1978, l'Académie de médecine également ont pris décrets et arrêtés ou ont formulé des recommandations.

J.-C. Sournia résume ces efforts et souligne particulièrement ceux du Comité, lequel se réunit plusieurs fois par an pour étudier et proposer des équivalents français aux termes étrangers qui nous envahissent (publication de tables des équivalents, action de ses membres auprès de divers organismes, etc.). L'action de l'auteur de la plaquette est d'ailleurs constante, comme en témoigne une série de publications.

Pour rendre son propos plus vivant, J.-C. Sournia termine son travail par une liste de termes médicaux commentés (parfois pour en condamner certains) et montre que les anglicismes ou autres xénismes sont remplaçables par des mots « à nous », pour la clarté de nos écrits.

En résumé, ce petit ouvrage bien écrit vient heureusement faire réfléchir à notre langage, pour affermir sa Santé.

P. Durel.

Pierre Logeay. — « Contribution à l'étude de la pathologie des Compagnons du Tour de France aux XVIII^e et XIX^e siècles », 282 p. 21 × 29,5 + ill. Thèse de la Faculté de médecine Saint-Antoine, Paris, 1979.

C'est toujours avec une joie profonde que nous voyons de jeunes et courageux chercheurs se pencher sur des sujets d'histoire de la médecine. Mais cette joie

se transforme en admiration sincère lorsque l'auteur réussit avec élégance, au milieu des tracas de la fin des études, à faire le tour d'un problème vaste et difficile à connaître pour en faire l'objet d'une thèse passionnante à lire. Tel est bien le beau travail de Pierre Logeay, inspiré d'abord par le regretté professeur Poulet, présidé par le professeur Proteau, et ayant profondément bénéficié des conseils de notre éminent collègue, le professeur agrégé Lorient. Dans ce gros volume de plus de 700 000 signes, agrémenté de remarquables illustrations, l'auteur a tenté de cerner toute l'histoire du compagnonnage vue par un médecin, motivé par de profondes préoccupations personnelles « situées entre la pratique médicale et l'attrait d'un métier artisanal ».

Du roi Salomon aux Templiers, de la légende de Maître Jacques à Agricola Perdiguer, les mythes font peu à peu place à des réalités difficiles à saisir, car le secret a longtemps régné et reste encore un obstacle. Avec modestie, mais aussi avec précision, l'auteur nous donne un tableau des mœurs et des coutumes complexes des différents rites du compagnonnage, et de leurs rapports parfois difficiles avec le moderne syndicalisme. Puis il retrace, à travers l'histoire des origines de la médecine du travail, et dans le contexte de la situation des ouvriers au début du XIX^e siècle, ce que l'on peut saisir de la pathologie des compagnons dans différentes branches professionnelles. C'est là que toute la patience de sa recherche et de son érudition peut être citée comme un exemple de travail rigoureux aboutissant à une analyse exhaustive de son sujet. Et si, dans sa conclusion synthétique, Logeay regrette avec une conscience objective la rareté des sources spécifiques, les vues qu'il nous a permis de concevoir sur une forme millénaire du travail humain tendant actuellement à disparaître peuvent apporter bien des enseignements à ceux qui veulent améliorer, par la médecine et la physiologie du travail, la condition des ouvriers.

Un tel ouvrage mériterait d'être édité.

M. Valentin.

Ernest Wickersheimer, Guy Beaujouan, Danielle Jacquart. — Supplément au « Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Age », 365 p., 25 × 16 (IV^e section de l'École des hautes études et C.N.R.S.). Editions Droz, Genève, et Champion, Paris, 1979.

Le volumineux supplément de cet ouvrage capital apporte au chercheur une série de sources nouvelles issues du dépouillement d'archives ignorées lors de sa parution. Non seulement de grands personnages, comme Arnaud de Villeneuve, bénéficient des connaissances ainsi retrouvées, mais encore de multiples noms inconnus surgissent de travaux récents tels, par exemple, ceux de notre ami Dulieu à Montpellier.

L'intérêt de ces découvertes est de faire mieux appréhender la longue histoire de la médecine et de la chirurgie médiévales en France, et la précision des notices biographiques est complétée par des renseignements bibliographiques de tout premier plan.

De plus, l'examen d'archives notariées ou administratives, de registres de comptes, de recueils de chartes a permis d'intégrer dans ces pages des renseignements très importants sur l'exercice des professions médicales au Moyen Age, permettant de préciser l'évolution des usages et des structures et donnant au chercheur des moyens nouveaux d'aborder les variations sociologiques des problèmes de santé.

Il est évident que l'ordre alphabétique imposé ne facilite pas cette utilisation, mais avec quelque effort dans l'exploitation des données fournies, un classement systématique peut être obtenu pour préciser les répartitions chronologique, géographique ou sociale.

Un tel ouvrage est irremplaçable, et l'on ne saurait trop féliciter les auteurs qui continuent ainsi la grande œuvre de Wickersheimer.

M. Valentin.

X **Emile Aron.** — « Bretonneau, le médecin de Tours », in 8°, 296 p., ill. Editions C.L.D. « Noir sur Blanc », 12, boulevard Béranger, 37000 Tours.

Dans une récente communication, notre éminent collègue le doyen Emile Aron avait fait revivre devant les membres de la Société française d'histoire de la médecine, Pierre-Fidèle Bretonneau, qui fut certainement le plus grand des cliniciens de son époque. Si nous en reparlons aujourd'hui, c'est que vient de paraître, sous la même signature, un livre profondément émouvant dans la simplicité de son style, qui correspond tout à fait d'ailleurs au caractère même de son héros.

Nous ne reviendrons pas sur l'étonnant destin de ce médecin issu du terroir — et qui voulut y rester le plus possible —, et cependant apporta à la médecine une révolution réelle, continuée par ses disciples dont le rôle insigne, en France et dans le monde entier, fut celui d'une véritable lignée scientifique : Trousseau, Velpeau, qui furent eux-mêmes les maîtres d'une école clinique incomparable, à l'aube de l'ère pastorienne qu'avait préparée Bretonneau.

Avec une délicatesse de touches qui est celle d'un véritable écrivain, Emile Aron nous brosse aussi le tableau de la vie quotidienne de Bretonneau, d'une activité prodigieuse et variée, cultivant cependant avec zèle et amour son jardin, créant des variétés de roses et d'arbres fruitiers, surveillant et soignant ses ruches, inventeur à ses heures : non seulement il créa un thermomètre à mercure, et des allumettes, mais ce bricoleur subtil et impénitent mit au service de la vaccination qu'il propagea ses dons manuels remarquables en fabriquant les premiers tubes capillaires à vaccin.

Sans cesse voué à ses malades, enseignant incomparable, il eut aussi pourtant une vie privée étonnante puisque, tandis que sa première femme, pupille de Mme Dupin, était née sous Louis XV, sa seconde épouse ne mourra qu'en 1918...

Voici donc un très beau livre, documenté comme il se doit, dont nous félicitons très sincèrement l'auteur.

M. Valentin.

Maria de Costa Roque. — « As pestes medievais europeias e o » « regimento proueytoso contra ha pesteniença » (Les pestes au cours du Moyen Age européen et les prescriptions utiles à la lutte contre cette calamité). Un vol. 529 p., édition du Centre culturel portugais, Paris, 1979, iconographie.

Le titre est celui d'un ouvrage de Valentin Fernandes (1495-1496) qui traite des épidémies de peste au Moyen Age, et en particulier de la pandémie de « peste noire » qui sévit de 1340 à 1350.

M. da Costa Roque, historien de la médecine, étudie cet ouvrage à la lumière de l'épidémiologie contemporaine, et l'on suit la marche des divers assauts de la peste au Moyen Age en Europe.

Les mesures d'isolement, les « traitements » proposés sont passés en revue, et le livre se termine par une bibliographie générale.

P. Durel.

La peste à Venise (1348-1797). — Exposition au palais ducal de Venise, du 11 décembre 1979 au 6 avril 1980.

Cette exposition est organisée par l'« Assessorato alla cultura e alle belle arti » de la commune de Venise, avec le concours d'un Comité scientifique de médecins, historiens, archivistes, conservateurs, etc. Elle rassemble 440 numéros de toutes sortes, portant particulièrement sur les épidémies de peste depuis celle de 1348, puis celles de 1576 et de 1630, et la réglementation de santé publique de la République jusqu'à sa fin en 1797.

Ce sont les nombreux documents sur les mesures administratives prises par les autorités qui m'ont paru les plus originaux, et les plus intéressants pour l'histoire de la médecine : hygiène publique, police des eaux, des puits et des ordures, quarantaine portuaire, contrôles aux frontières de terre ferme, organisation des lazarets pour malades aigus et pour convalescents, etc.

Les peintures, sculptures, les images prophylactiques sont peut-être mieux connues, mais comme nous sommes à Venise, la qualité de ces objets est prodigieuse, les chefs-d'œuvre sont nombreux ; et ils nous renseignent sur la manière dont la peste était ressentie dans la mentalité de la société et dans la vie quotidienne.

Est intéressante également l'histoire architecturale des lazarets. Enfin, l'historien de l'art suivra avec intérêt dans leurs stades successifs les décisions d'édification, puis la construction elle-même de deux églises votives sur des plans de Palladio : l'église du Rédempteur et celle de Notre-Dame della Salute.

Le catalogue de 380 pages est bien présenté ; presque chaque numéro y est commenté, et chaque partie de l'exposition est introduite par de bons textes ; on relève parmi leurs auteurs Mme Brossolet et M. Mollaret. Je regrette cependant que les reproductions en couleur n'y soient pas plus nombreuses. On peut se le procurer à l'« Assessorato alla cultura e alle belle arti » de la commune de Venise, San Marco, 1221/B.

J.-C. Sournia.

Académie de médecine. — « La médecine et notre temps ». Un vol. 14 × 20, 280 p., Flammarion éd., janvier 1980 (présenté à notre Société par le Pr Fasquelle).

L'évolution des esprits et les transformations de la société, tout autant que le progrès des connaissances et les innovations techniques, n'ont cessé, au cours des dernières décennies, d'accroître les responsabilités des médecins.

Alors qu'on voit s'ouvrir les frontières de son intervention, les choix, les décisions, les orientations nouvelles exigent du corps médical toujours plus de réflexion, de sens critique, de conscience morale.

Chargée dès sa fondation, depuis quelque cent cinquante ans, de conseiller le gouvernement pour toutes mesures impliquant la santé publique, l'Académie nationale de médecine reflète très exactement le mouvement des idées et favorise à tout moment leur libre confrontation.

Perpétuellement à la recherche d'un équilibre entre la sagesse et l'audace créatrice, elle garde la tête froide dans les controverses les plus passionnées, elle entretient un courant démystificateur face aux modes de pensée et aux campagnes d'opinion qui peuvent être contraires à l'intérêt général et au sort même des générations à venir.

Cette assemblée des Sages de la médecine, dont jusqu'à présent les travaux étaient du « domaine réservé » et enveloppés d'une certaine discrétion, a estimé opportun de s'adresser pour la première fois au grand public, afin de le faire participer aux débats les plus importants auxquels la nouvelle médecine se trouve actuellement confrontée.

Grands fléaux de notre temps (tels le tabac et l'alcool), éthique médicale, prévention, techniques de pointe (en particulier la microchirurgie) constituent les principaux chapitres de cet ouvrage, signés par les meilleurs spécialistes français qui se sont attachés à transmettre dans un langage accessible au plus grand nombre, la somme de leurs expériences et de leurs réflexions.

Ce rendez-vous annuel avec l'actualité médicale est publié sous la direction de MM. André Lemaire et Jean Cottet.

C'est la première fois, dit-on, que l'Académie de médecine s'adresse directement au public, peut-être même qu'une Académie prend en France cette initiative. Par ce geste, elle manifeste son dynamisme et tente d'apporter une information sage et équilibrée sur les problèmes de médecine, auxquels s'intéressent tous les Français.

Il est espéré que les membres de la Société voudront bien aider à cette initiative qui, au fond, marque une date dans l'histoire de la médecine.

Echo. — Une œuvre lyrique sur des thèmes médico-historiques.

Le dimanche 3 février 1980 a été créé au Théâtre des Arts de Rouen (Seine-Maritime) une œuvre lyrique intitulée : « Les Traverses du Temps » (texte de Serge Ganzl, musique de Jean Prodromidès). La scène se passe tour à tour à Chypre, vers 1580, lors d'une épidémie de peste ; à Babylone, lors de l'exode des Juifs ; à Paris, sous la Révolution française et, enfin, à Auschwitz, de sinistre mémoire. A ces quatre époques, auxquelles s'ajoute le temps présent, est mis en scène un même personnage qui va s'identifier à Simon le Galicien, médecin et thaumaturge, en qui les pestiférés mettent leur dernier espoir. En fait, il va assister en témoin passif aux drames humains qui l'environnent dont il se fera même complice dans l'épisode d'Auschwitz. Ce dernier tableau et celui évoquant la célèbre « maison Belhomme », sous la Terreur, sont particulièrement suggestifs et remarquables sur le plan musical et scénique. Il faut féliciter sans réserve les auteurs de cette œuvre originale, curieuse et très prenante, ainsi que le metteur en scène (René Terrasson), les solistes (parmi lesquels Peter Gottlieb et Anne-Marie Blanzat ont un rôle écrasant), le chef d'orchestre (Guy Condette) et tous les musiciens.

Par ses nombreuses allusions à la médecine du passé, cette œuvre devait, semble-t-il, être signalée aux historiens de la médecine.

Jean Théodoridès.